

Lors de ses études en philosophie, Henri Saint-Pierre découvre la psychologie de façon inhabituelle. Puis, il oriente ses études doctorales en psychologie à Paris où il consolide sa formation de base et développe son intérêt pour la psychologie humaniste de Carl Rogers avec Max Pagès. De retour à l'Université Laval, il continuera son cheminement par divers cours de psychologie et des sessions de formation avec, entre autres, Alexander Lowen et John Pierakos. Au fil des ans, son intérêt croissant pour l'éducation populaire lui fera faire des périples surprenants.

Pierre Michaud

Université du Québec à Montréal

P.M. Comment avez-vous commencé à vous intéresser à la psychologie?

H.S.-P. Je pense avoir eu dès ma jeunesse un intérêt certain pour la psychologie. Je lisais à ce sujet dans les journaux des textes qui m'intéressaient beaucoup. À la même époque, j'écoutais parfois Théo Chentrier à la radio. Il présentait « Psychologie de la vie quotidienne » et ses propos me plaisaient. Et puis cet intérêt s'est atténué provisoirement pendant les premières années de mon cours classique.

P.M. Où étiez-vous inscrit?

H.S.-P. D'abord à Rimouski et ensuite à l'Université d'Ottawa. Pendant mes études, j'ai toujours eu certaines interrogations psychologiques importantes sur l'être humain, ses manières d'être et d'agir, son développement, le sens de la vie. Ce qui a évolué en un intérêt pour la philosophie parce que je pensais que la philosophie me permettrait de répondre à ces questions. En fait, à ce moment-là, j'avais de l'intérêt pour toutes les matières : le théâtre, la littérature, l'histoire, les sciences, la psychologie et la philosophie évidemment. Je me suis donc inscrit en philosophie à l'Université d'Ottawa. Rapidement, mon intérêt pour la psychologie a repris et s'est développé car nous pouvions nous inscrire à des cours de psychologie variés qui faisaient partie du programme de philosophie. C'est ce que j'ai fait. Puis, la rencontre d'un psychanalyste qui oeuvrait au département de psychiatrie de l'Hôpital général d'Ottawa nous a amenés à beaucoup parler de psychanalyse. J'étais vivement intéressé et j'ai décidé d'y faire un stage à temps partiel. Comme je sentais que je prenais goût à ce travail, je l'ai prolongé pendant presque toutes mes études de philosophie. Pendant cette période de ma vie j'ai beaucoup lu sur la philosophie en général et sur certains courants, plus particulièrement : l'existentialisme, l'humanisme, le personnalisme. Un livre de Rollo May titré *Existence : A new dimension in psychiatry and psychology* m'a particulièrement intéressé, comme d'ailleurs l'approche humaniste de Carl Rogers. Je puis dire que cette approche humaniste m'a donné un véritable élan pour la suite de mon choix de carrière. C'est donc dans ces directions que j'ai poursuivi, avec enthousiasme, et terminé mes études de philosophie et de psychologie à Ottawa. J'ai alors décidé de poursuivre ma carrière et ma formation en philosophie tout en enseignant à Québec. À cette époque, entre 1959 et 1966, il y avait des choses intéressantes du côté de la psychologie et je savais que je pourrais continuer ma formation en prenant des cours sans être étudiant régulier.

P.M. L'École de psychologie existait-elle à ce moment-là?

H.S.-P. Je crois qu'elle a d'abord fait partie de l'École de pédagogie et d'orientation, puis de la Faculté des sciences de l'éducation. Je m'y suis d'ailleurs inscrit car j'étais très intéressé par des professeurs comme Paul L'Archevêque et Roméo Miville. Par la suite, dans ma carrière, à l'Université Laval, j'ai travaillé avec ces deux collègues. Avec Paul L'Archevêque, en particulier, j'ai eu beaucoup d'échanges à propos de psychologie et de psychanalyse. Nos bureaux étaient contigus et nous échangeions également sur Teilhard de Chardin dont il était un grand admirateur et lecteur assidu. Pendant cette période, j'ai beaucoup lu Rollo May, Carl Rogers, Abraham Maslow, Max Pagès, Emmanuel Mounier, et d'autres. Ils m'ont grandement influencé dans le développement de mon approche humaniste et, plus tard, dans mon évolution vers la psychologie de l'actualisation de soi et de la réalisation de soi. Puis, je suivais les cours à temps partiel, j'étais professeur de philosophie au Collège universitaire Garneau (Faculté des Arts). Souvent, les étudiants venaient me voir parce que je leur parlais beaucoup de psychologie. D'ailleurs, le directeur du collège trouvait que je parlais plus de psychologie que de philosophie!

P.M. Ça intéressait plus les étudiants!

H.S.-P. Je leur disais que la sagesse n'avait pas d'étiquette. Donc, je faisais philosophie et psychologie en même temps et le goût que je prenais à travailler avec les étudiants se confirmait davantage. Par contre, je trouvais qu'un bon nombre d'entre eux n'étaient pas assez actifs : si le professeur ne leur donnait pas quelque chose à faire, ne les conseillait pas, ils n'inventaient pas beaucoup. Et je me posais toujours la question « Qu'est-ce qu'on peut faire pour que les étudiants prennent en charge leurs études? ». Pas uniquement l'organisation de leur temps, et surtout de leur temps libre, mais en s'appropriant leurs études et leurs activités de formation. Et un jour je leur annonce : « À la fin de cette année, je vais quitter le collège pour aller faire mon doctorat en psychologie à Paris » et j'ai ajouté à la blague : « Il va porter sur vous autres ». En effet, je leur expliquais l'évolution psychologique de la personne, en particulier de leur âge, ce qui les provoquait et les stimulait visiblement. Je suis donc parti pour Paris en septembre 1966.

P.M. Vous partiez avec un minimum de préparation?

H.S.-P. Au contraire, j'avais six ans de cours et d'activités diverses de formation qui couvraient à peu près tous les aspects de la psychologie. Je considérais qu'il s'agissait d'une solide préparation. Il faut tenir compte de tout ce que j'avais fait à Ottawa pendant quatre ans, de mes travaux personnels, de même que les nombreux cours et travaux faits avec Roméo Miville, Paul L'Archevêque et plusieurs autres professeurs et psychologues, pendant sept ans, ici à Québec.

P.M. Cela me fait comprendre pourquoi vous avez pu vous inscrire au doctorat ensuite.

H.S.-P. Quand je suis arrivé à Paris avec un dossier bien monté, qui a été étudié, reconnu et accepté, il m'a fallu trouver un « patron ». Je me suis adressé à madame Juliette Favez-Boutonnier parce que j'avais lu quelques-uns de ses écrits, en particulier sur l'affectivité. Je l'ai rencontrée, elle a accepté et j'ai commencé à travailler avec elle. J'avais une grande admiration pour Favez-Boutonnier. D'ailleurs, je n'étais pas le seul. À l'amphithéâtre Descartes où se donnaient de nombreux cours, de nombreux sièges étaient libres. Mais lorsque c'était elle, la salle était bondée. Quand elle entrait, les étudiants se levaient et l'applaudissaient. À la fin de son cours, ils l'applaudissaient encore. Je trouvais cela extraordinaire et fascinant; ses cours étaient vraiment remarquables. Cependant, en ce qui concernait la supervision, ce n'était pas facile de trouver le bon moment. Lors d'une rencontre, je lui ai parlé de Carl Rogers, elle le connaissait très bien. Ce qui l'a amené à me parler de Max Pagès, un roquérien qui avait étudié avec Carl Rogers. Elle m'a dit : « Vous

devriez le rencontrer; il accepterait peut-être de vous conseiller ». Elle m'a donné ses coordonnées. Le contact avec Max Pagès a été très cordial et j'ai commencé à travailler avec lui, particulièrement sur la vie affective des groupes. J'ai fait ma thèse de doctorat avec lui. Je l'ai orientée vers l'étude de la participation; c'était un sujet qui l'intéressait beaucoup. Je définissais la participation, comme étant la prise en charge responsable de soi-même et de ses activités dans le milieu et dans les activités de groupes. Avec Pagès, les cours étaient nettement imprégnés de psychologie rogéenne et portaient sur la vie affective des groupes. J'ai également étudié avec Paul Fraisse, Pierre Oléron, André de Peretti, Antoine de la Garanderie. En même temps, je prenais beaucoup de notes pour une recherche sur la psychologie du 17-24 ans, le grand adolescent et sur une forme de pédagogie de participation qui pourrait lui convenir. Quand je suis revenu à l'Université Laval, j'étais engagé à la Faculté des sciences de l'éducation. Il me restait à finaliser mon doctorat en psychologie, ce que j'ai consacré et j'ai fait ma carrière à ce domaine.

P.M. Pour enseigner à des futurs enseignants ou à des futurs orienteurs?

H.S.-P. À des futurs enseignants surtout, pour certains aspects de leur formation psychologique et pédagogique. Tout cela à cause de mon intérêt pour la pédagogie, que, d'ailleurs, j'ai eu toute ma vie.

P.M. Avez-vous trouvé des pistes de réponses à votre question initiale? Comment faire en sorte que les étudiants prennent en charge leurs études?

H.S.-P. Cela s'est réalisé dans mes cours et dans mes séminaires. J'ai adapté plusieurs éléments de la pédagogie centrée sur la personne. Je me disais : « Si le professeur se centre plus sur la personne de ses étudiants que sur la matière, il va finir par les aider à se prendre en charge, en leur montrant ce que cela veut dire et en travaillant avec eux ». Ce ne fut pas une réussite éclatante, mais je sais que ce fut une expérience heureuse pour plusieurs. Leurs témoignages me prouvaient qu'il y a beaucoup de bonnes choses que les étudiants ont apprises dans cette approche-là. Je veux ajouter ici que je n'ai jamais été non-directif. C'était un terme qui ne me convenait pas. J'ai gardé l'expression : centré sur la personne, comme l'a toujours fait Carl Rogers. Et puis, je suis allé faire un stage avec lui à La Jolla.

P.M. Avec Carl Rogers? En plus du doctorat à Paris?

H.S.-P. Oui. J'ai continué à faire des stages de formation régulièrement. J'ai fait celui-ci pendant ma première année sabbatique. Non-directif, c'était un terme qui était étranger à sa personne. Pour lui, se centrer sur la personne, comme il l'a formulé, était le principe et l'attitude de base. J'ai conservé cette approche et c'est de cette façon que j'ai travaillé avec les étudiants et avec mes clients en thérapie. C. Rogers, M. Pagès et A. De Peretti, un grand admirateur de Rogers furent des personnes importantes pour moi.

H.S.-P. En général, les étudiants acceptaient cette approche d'une manière assez favorable tout en négociant certaines choses. Je me disais : « s'ils négocient c'est qu'ils sont actifs ». Certains thèmes leur étaient proposés et ils pouvaient en proposer eux. Évidemment, les thèmes devaient être en conformité avec le contenu du cours. Je souligne qu'il y a toujours eu de l'enseignement magistral dans mes cours. Je donnais des cours magistraux centrés sur les étudiants. Je leur disais : « Je vais vous parler de vous-mêmes. Que pouvez-vous demander de mieux? ». A cette fin, j'ai créé deux cours : « Recherche d'une pédagogie pour les 17-24 ans » et « Études multidimensionnelles des 17-24 ans ». Je leur parlais d'eux et ils aimaient cela. Eux aussi me parlaient d'eux et travaillaient sur eux-mêmes. Il y avait parfois des idées qu'ils contestaient quelque peu. Nous en discutions, et souvent ces échanges me faisaient du bien à moi aussi, et j'en profitais pour rajuster une expression, une idée, une méthode.

P.M. Votre carrière a-t-elle été principalement consacrée à l'enseignement?

H.S.-P. Il faut dire que je pratiquais la psychologie avec les étudiants par mon enseignement et diverses activités. Je n'étais pas reconnu par la Corporation dans le temps. D'ailleurs, on ne me connaissait probablement pas. Ce n'est qu'en 1975 que j'ai réalisé que je devrais devenir membre de la Corporation. J'ai soumis ma candidature. On m'a proposé de passer un examen d'admission et je suis allé voir Pierre Gendreau, le président. Je lui ai dit : « Le meilleur moyen de m'éloigner, c'est de vouloir me faire passer un test ». J'ai ajouté : « J'ai des études et de l'expérience : voilà mon dossier ». Quand il eut examiné tout mon dossier, il m'a dit qu'il allait le présenter au conseil. J'ai reçu mon acceptation et j'en étais très heureux parce que cela me permettait de m'identifier comme psychologue et comme psychothérapeute et d'élargir mon champ d'activité. J'ai commencé à faire plus de pratique privée en thérapie. Mais il me fallait pousser plus loin, améliorer mon approche, mes habiletés et me renouveler en quelque sorte. J'ai décidé d'explorer une autre voie.

P.M. Il faut m'expliquer ça.

H.S.-P. Je pratiquais en m'inspirant surtout de l'orientation rogérienne, mais je n'étais pas tout à fait satisfait de cette démarche, surtout en thérapie. La rencontre fortuite d'un collègue de l'École de psychologie me fut très utile. Il me parla avec beaucoup de plaisir et d'enthousiasme d'un stage qu'il voulait faire à l'été dans l'état de New York. Il me remit un dépliant explicatif dans lequel il y avait une invitation à aller participer à des ateliers sur la bioénergie animés par John Pierrakos. Je suis allé faire ce stage de trois semaines. Ce n'était pas tout à fait de la bioénergie, mais cela en valait grandement la peine. Pierrakos était un humaniste merveilleux, il y avait une sorte de mysticisme dans ses propos et dans les exercices qu'il nous faisait faire. C'était intéressant, même fascinant. J'y suis retourné pour un autre stage. Par la suite, je suis allé faire trois stages avec Alexander Lowen, en bioénergie, une fois pendant un congé sabbatique et deux fois durant l'été. Ces expériences de deux approches différentes en bioénergie m'ont apporté beaucoup, tant au niveau personnel qu'à celui de la pratique toujours résolument centrée sur la personne. De 1974 à 1978, une partie de mon travail s'est orienté vers l'éducation des adultes pour développer, en collaboration avec quelques collègues, des cours et un programme d'études dans ce domaine à la Faculté des sciences de l'éducation. Pour ma part, je croyais que nous devions faire profiter tout le monde de l'avancement des connaissances en psychologie : croissance personnelle, actualisation du potentiel, réalisation de soi et quoi encore! L'éducation populaire m'intéressait et m'attirait au plus haut point. C'est pendant cette période que j'ai commencé à répondre à des demandes de formation pour des groupes : ateliers, conférences, sessions que je donnais en fin de semaine sur divers aspects de la croissance personnelle. Au fil des années, mon approche psychologique a pris une voie plus large, passablement différente, alimentée par mes recherches, de nombreuses lectures et fréquentations et surtout par ma propre expérience personnelle. Je me permets de citer quelques noms : A. Maslow, K. Graf Dürckheim, P. Teilhard de Chardin, R. Assagioli, E. Erikson, E. Morin, K. Wilber, C. G. Jung, D. MacDougald, J.G. Miller. J'ai évolué vers une conception plus holistique et évolutive de l'être humain et conséquemment de la psychologie.

P.M. Que faites-vous maintenant à la retraite?

H.S.-P. Je voudrais ajouter un mot à propos de ma carrière à l'Université Laval. J'ai été professeur de psychologie et de pédagogie et ce fut toujours mon activité essentielle et prioritaire. Je n'ai jamais refusé cependant, d'assumer des responsabilités administratives, les considérant comme un moyen de collaborer au développement de l'éducation à la Faculté et dans le milieu. À mon retour de Paris, avec un groupe de professeurs qui croyaient fortement à la nécessité de la formation pédagogique des professeurs d'université, et avec l'appui de la

Direction de l'Université, nous avons fondé le Groupe d'animation en pédagogie universitaire qui est devenu par la suite le Service de pédagogie universitaire. J'en ai été le directeur pendant cinq ans en poursuivant mes recherches et une charge d'enseignement. Ce fut une très belle période de ma vie à l'université. Elle s'est poursuivie pendant quelques années par une collaboration à des projets du Service de pédagogie universitaire, en particulier en ce qui concerne l'École d'été internationale de pédagogie universitaire. Je suis donc revenu à l'enseignement de la pédagogie et de la psychologie du développement. En 1979, j'ai été élu Doyen de la Faculté pour un mandat de quatre ans. J'ai été directeur des études avancées en psychopédagogie, puis directeur du département du même nom (1990-1993). Dans l'une ou l'autre des fonctions que j'ai occupées, j'ai appris beaucoup de choses et j'en ai enseigné beaucoup. En 1975, j'ai publié le livre « La participation, pour une véritable prise en charge responsable ». J'ai aussi publié un certain nombre d'articles et produit des notes de cours à l'intention des étudiants. En 1993, quand j'ai décidé de prendre ma retraite, je venais d'être directeur de département de psychopédagogie pendant trois ans. J'ai pris ma retraite en me promettant de continuer et même d'augmenter mes activités d'éducation populaire, un projet que je préparais depuis quelques années. Je voulais qu'on trouve moyen de donner davantage accès à plus de personnes, quel que soit leur niveau d'instruction, à de la formation en croissance personnelle, sans leur demander de prérequis comme on en exige trop souvent. Jusqu'en 2002, j'ai donné de multiples sessions de formation un peu partout au Québec : de Gaspé à Témiscamingue en passant par l'Abitibi; de Chicoutimi à La Baie, Charlevoix, Québec, Lévis, Montréal, Mont-Laurier et j'en passe. Les gens me disaient souvent : « On a besoin de ça » et ce n'était pas des gens toujours très instruits qui s'exprimaient ainsi, mais c'était des gens bien éduqués.

P.M. Quels thèmes abordiez-vous?

H.S.-P. Au tout début, les sessions portaient surtout sur la motivation et la motivation de soi, puis sur d'autres thèmes de croissance personnelle, l'amour, le pardon, le potentiel humain et nos pouvoirs personnels, l'estime de soi. C'était des sessions d'une journée et les participants auraient voulu qu'elles durent deux jours mais je ne pouvais pas, car au commencement, c'était en même temps que mes activités à l'Université. Quand j'ai pris ma retraite, j'ai continué à donner des sessions d'une journée.

P.M. Et il fallait aller en Abitibi, au Témiscamingue, etc.

H.S.-P. Et à Gaspé, ce fut une aventure passablement exigeante! Il neigeait déjà un peu lorsque je suis parti de Québec par avion, à sept heures le matin. Mais voilà qu'on nous annonce qu'il est impossible d'atterrir à Gaspé, là, c'est la tempête. On décide de faire poser l'avion à Mont-Joli. Après une attente d'une heure, et comme on ne peut évidemment nous diriger vers Gaspé, on nous envoie à ... Halifax. Tous les voyageurs qui devaient aller à Gaspé se sont rendus à Halifax. Nous y avons séjourné probablement plus de deux heures et nous avons pris un petit repas. Puis, nous sommes repartis pour les Îles-de-la-Madeleine et Gaspé. Mais, rendus aux Îles-de-la-Madeleine, on nous apprend que la tempête est encore trop forte à Gaspé. On nous fait revenir à Mont-Joli où nous avons soupé dans un restaurant en ville. Nous sommes ensuite retournés à l'aérogare, mais nous n'étions plus que deux passagers. Plusieurs passagers avaient décidé d'y passer la nuit, d'autres de rester sur le vol et retourner à Québec. Plus tard, nous avons pu prendre un avion pour Gaspé. Et nous y sommes arrivés à 23 h. Nous sommes entrés à l'hôtel, en portant difficilement nos bagages dans les bancs de neige. Que voulez-vous, on ne nous y attendait plus!

P.M. C'est un grand détour!

H.S.-P. Je dirais un très long détour. Toutefois, je prenais ce contretemps avec une philosophie positive et je m'en tirais bien. Le lendemain matin, il fallait que je sois à la session à huit heures et elle durait toute la journée. Mais ce fut une très bonne journée. En soirée, j'ai repris l'avion pour Québec. C'était beaucoup de déplacements, dans des conditions pas toujours faciles, surtout en hiver, sur les routes et en avion; des aventures, j'en ai vécues de toutes les sortes. Mais j'aimais ce que je faisais et j'acceptais la fatigue. C'était stimulant et passionnant. Je savais que je participais à la croissance personnelle des participants et de bien des personnes de leur entourage et cela me donnait le goût de continuer. Ce fut une belle période de ma vie, cette période de retraite. Les sessions se déroulaient bien et je voyais que les gens tiraient beaucoup de bénéfices personnels de ce qu'on faisait. Ils me le disaient et me l'écrivaient.

P.M. Après ce détour, nous allons mettre fin à ce parcours très original.

H.S.-P. Original, je le pense, mais agréable. Ce fut un parcours qui m'a aidé à faire beaucoup de découvertes stimulantes dans le domaine de la psychologie et de la croissance personnelle.

Propos recueillis le 5 mai 2005